Extrait de la publication

JOSEPH CONNOLLY

England's Lane

England's Lane, dans le Nord de Londres, est une rue pleine d'effervescence, où se côtoient de nombreuses boutiques. L'occasion de s'immiscer dans le quotidien des commerçants de la petite artère en 1959. On y rencontre entre autres Milly, mariée à Jim Stammer qui tient la quincaillerie. Ils ont un fils adoptif, Paul, d'une dizaine d'années. Il y a aussi Stan, le marchand de tabac et de friandises dont la femme reste cloîtrée à la maison, père d'une gamine de l'âge de Paul. Ou encore Jonathan Barton, le boucher de England's Lane qui reçoit un jour la visite d'un inconnu le menaçant de révéler sa véritable identité... Infidélités, mensonges, meurtres et trahisons se cachent derrière les façades proprettes de chacun des commerçants, bien moins lisses qu'on pourrait le croire... Une comédie de mœurs comme seul Joseph Connolly en a le secret, savoureuse et piquante à souhait.

Né en 1950 en Angleterre, **Joseph Connolly** *est l'auteur de onze best-sellers, parmi lesquels* Ça ne peut plus durer *(L'Olivier, 2003) et surtout* Vacances anglaises *(L'Olivier, 2000), adapté au cinéma par Michel Blanc sous le titre* Embrassez qui vous voudrez. *Après* L'Amour est une chose étrange *et* Jack l'Épate et Mary pleine de grâce, England's Lane *est son troisième roman chez Flammarion. Il vit à Hampstead, un quartier de Londres.*

Traduit de l'anglais par ALAIN DEFOSSÉ

Flammarion

13-III Création Studio Flammarion En couverture : © Digital Vision / Masterfile

Extrait de la publication

ENGLAND'S LANE

Extrait de la publication

Du même auteur

Vacances anglaises, Éditions de l'Olivier, 2000 ; Points Seuil, 2001.

N'oublie pas mes petits souliers, Éditions de l'Olivier, 2001 ; Points Seuil, 2002.

Drôle de bazar, Gallimard, 2002 ; Folio, 2003.

Ça ne peut plus durer, Éditions de l'Olivier, 2003 ; Points Seuil, 2004.

SOS, Éditions de l'Olivier, 2004 ; Points Seuil, 2005.

L'amour est une chose étrange, Flammarion, 2007 ; Points Seuil, 2007.

Jack l'épate et Mary pleine de grâce, Flammarion, 2009.

Joseph CONNOLLY

ENGLAND'S LANE

Traduit de l'anglais (Angleterre)
par Alain Defossé

Flammarion

Extrait de la publication

Titre original : *England's Lane*
Éditeur original : Quercus, 2012
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0813-0387-4

Extrait de la publication

Pour Patricia

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au commencement…

Je suis une femme capable. Et non, je ne pense pas que ce soit vanité de ma part de le dire. Tenir le coup, alors que votre vie et celle de ceux qui vous entourent sont quotidiennement menacées, n'est pas si extraordinairement admirable. Je suis une femme capable, oui – mais tant de nous ont dû l'être, durant les jours interminables de la guerre. Il nous fallait de la force. De façon assez surprenante, elle grandissait en nous – le corps et l'esprit, je pense, en arrivent à sentir cette nécessité. J'y ai largement puisé pour essayer de surmonter la perte de ma sœur, qui m'était plus chère que n'importe qui d'autre. Cela, toutefois, est arrivé des années plus tard. À une époque où, pauvre idiote, je m'imaginais qu'on en avait fini avec la mort et le deuil. Et là, il m'a fallu encore plus de force, mais d'une nature différente, pour affronter cette étrange sensation que provoquait son terrible décès – tant il était inattendu, ce nouvel amour si fort qui mûrissait, s'épanouissait soudain en moi (de façon choquante, mais absolument irrépressible), cet amour pour Paul, le petit de un an tout juste qu'elle laissait derrière elle. Cette douleur de l'aimer, de savoir à présent qu'il est absolument tout ce que j'ai de plus cher au monde, manque parfois de m'étrangler, mais c'est en même temps une telle douceur. L'angoisse mortelle que je ressens pour lui, à chaque instant, me remplit de chaleur, comme une vague de chaleur dans laquelle je me vautre, si heureuse je suis de connaître cela : alors je me sens coupable.

Oui, coupable – et j'imagine que… non, non je n'imagine rien du tout, je sais très bien pourquoi, en réalité. C'est parce que j'ai porté ce fardeau de ne jamais pouvoir avoir cela, un enfant, et soudain il m'en est tombé un du ciel, donc comment pouvais-je le mériter ? Eunice, ma sœur, l'avait perdu, et elle avait perdu jusqu'à la vie. C'est ça qui a dû être le pire (dans son agonie) – je sais qu'elle a eu le temps d'y penser. C'est ça qui a dû être le pire – de savoir qu'elle devrait bientôt le quitter. Et maintenant, il est à moi. Donc oui : coupable à cause de tout cela.

Pour moi, la guerre n'a pas été aussi épouvantable que la période qui a suivi – que ce qui est arrivé, ce que j'ai ressenti après. J'avais épousé Jim en juin 1940, au cours d'une permission – un jour, on ne lui avait accordé qu'un jour –, et je ne suis ni désinvolte ni de mauvaise foi, croyez-moi, si je vous dis que je ne sais plus vraiment pourquoi je l'ai fait. Pour quelle raison. Pas par amour. Non – pas par amour. Certainement pas. Pas mal d'entre nous, les filles qui travaillaient à l'usine d'armement, faisaient la même chose sans se poser de question. Aujourd'hui, cela paraît complètement idiot – cette bande de jeunes femmes qui se connaissaient à peine, en train de discuter joyeusement avant de décider que finalement, autant y aller et sauter le pas : se marier. On n'était jamais à court de prétendants possibles, des soldats pour la plupart. Une des filles, Una elle s'appelait, a épousé un garçon qu'elle venait juste de rencontrer. Au bal. Dix-huit ans, tous les deux. Le week-end suivant, ils allaient au cinéma. Et en un clin d'œil, elle était fiancée. Elle avait au doigt une bague de chez Woolworth qu'elle nous agitait sous le nez tout en retroussant sa jupe et en paradant dans la cantine comme… oh, je ne sais pas – un mannequin de Norman Hartnell pendant un défilé dans le West End, un truc comme ça. On était mortes de rire. Ils se sont mariés dans la semaine, puis le garçon – j'ai oublié son nom – est parti en Afrique, en Égypte si je ne me trompe, et là j'ai bien peur qu'on n'ait plus jamais entendu parler de lui. Une histoire comme on n'en a que trop entendues. Cela dit elle n'avait pas l'air trop abattue. Son souci essentiel était de

Extrait de la publication

savoir si elle pourrait se faire passer pour vierge auprès du prochain. On imagine une fille absolument horrible, n'est-ce pas ? Eh bien ce n'était pas le cas. Les gens étaient comme ça. C'était la manière dont ils voyaient les choses. Aujourd'hui… on est quoi… ? quinze, dix-huit ans plus tard ? Tout cela paraît tellement impensable. Mais à l'époque – eh bien, nos vies tenaient à un fil, vous voyez. II ne faut pas oublier ça. Un fil tellement ténu. Et tout le monde – surtout les plus jeunes, les plus inexpérimentés – en avait terriblement conscience.

Quant à Jim, ma foi… je le connaissais depuis un petit moment. Pas très longtemps. Plus tard, il me disait toujours « Tu te souviens ? Hein ? Tu te souviens ? Le soir où on s'est rencontrés, Mill ? Une sacrée soirée, hein ? » Oui, disais-je – bien sûr que oui, Jim. Mais en fait non. Je n'en avais pas le moindre souvenir, et généralement j'ai plutôt une bonne mémoire pour ce genre de choses. Je suis observatrice. Je retiens tout. Mais là… ça en dit long, je suppose. En tout cas – Jim était un homme que ma mère, eût-elle été encore en vie, aurait considéré comme vulgaire. Il l'est toujours. Ça semble incroyable maintenant, mais je ne suis pas du tout sûre de l'avoir remarqué à l'époque. Sa façon de parler. Ses manières à table, ou plutôt sa totale absence de manières. La façon immonde dont il se servait de ses doigts. Et bien sûr, le fait que nous n'avions strictement rien en commun. Ou plus exactement, le fait que Jim ne s'est jamais intéressé à rien – que je sache du moins – mis à part sa quincaillerie. Et la bière et les perruches, si on considère ça comme des intérêts possibles. Je suis certaine qu'il n'a jamais lu un livre. De toute sa vie, je veux dire. Réellement. Il m'a tout de suite appelée Mill. Mill, jamais Milly. Je hais cela, et je le lui ai dit dès le début. Croyez-vous que cela ait changé quelque chose ? Et il continue. Cela dit… il était très séduisant à cette époque, je suppose, d'une séduction disons un peu brute. Je me disais que nous aurions de beaux enfants. Et il avait une manière de lever un sourcil qui, je ne sais pour quelle raison, me faisait toujours rire. Un peu comme une perruche, je suppose. Plus maintenant. D'ailleurs je ne suis même

Extrait de la publication

pas sûre qu'il le lève toujours. Le sourcil. Je ne pourrais pas vous dire.

Quoi qu'il en soit, il était assez drôle. Enfin j'imagine. Nous n'avons eu droit qu'à une seule nuit, avant qu'il ne rejoigne son cantonnement. Cela dit, il n'a jamais quitté nos côtes, Jim. On ne l'a jamais envoyé à l'étranger. Un problème de pieds, m'a-t-il dit. Ou de chevilles. Quelque chose comme ça. Mais cette nuit-là, cette unique nuit… mon Dieu, je m'en souviens parfaitement. Comment pourrais-je jamais l'oublier ? Pour commencer, un simple mariage civil. Eunice était présente – et à part elle, je ne me souviens plus. Un copain de Jim, un type affreux. Très peu de gens, en tout cas. Jim avait loué une petite chambre au-dessus d'un pub. L'odeur de bière éventée remontait au travers du plancher. Le lit prenait presque toute la place – même si je me souviens de l'avoir trouvé très étroit. Pour deux, je veux dire. Et le sommier métallique grinçait dès qu'on y touchait. Jim était parti au fond du couloir pour « vidanger », comme il disait. D'ailleurs il le dit toujours : « J'en ai pour une seconde, je vais vidanger. » Juste ciel. Enfin bref, je me suis assise sur le coin du matelas… je ne suis même pas sûre qu'il y avait une chaise… j'avais froid. Dedans comme dehors. Un courant d'air passait par la fenêtre crasseuse, il y avait du lino par terre – pas même trace d'une descente de lit. Et à l'intérieur, oui, j'étais glacée, complètement glacée. J'avais tellement imaginé ce moment – comme toutes les femmes, je suppose. On s'interroge. On passe par des sentiments différents : la curiosité, l'angoisse… la gêne, surtout. Et une sorte d'excitation, éventuellement. Mais pas moi. C'était simplement un truc auquel il fallait faire face : on était doués pour ça, pendant la guerre – faire face. On avait rarement le choix. Donc je me disais que c'était un petit truc de plus à affronter : ça n'allait pas durer une éternité, n'est-ce pas ? Tout a une fin. Et puis je n'en mourrai pas. Il sentait toujours la bière quand il s'est approché de moi. Il m'a dit d'être courageuse. « Sois courageuse », m'a-t-il dit tout en se débattant avec ses bretelles. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Quel clown, me disais-je, quel incroyable clown. Je n'ai pas eu besoin de

Extrait de la publication

courage, ce qui était aussi bien. Aujourd'hui encore je ne suis pas certaine qu'il soit arrivé à ce que je qualifierais de pénétration. Ensuite il s'est mis à ronfler en prenant tout l'édredon. En tout cas, me disais-je avec une satisfaction non dissimulée : voilà qui est fait. J'ai surmonté l'épreuve. Comme je savais que je le ferais. Car je suis une femme capable, comme je disais.

J'avais posé toutes mes affaires sur la petite table de cette affreuse chambre. Poudrier Coty, rouge à lèvres. Un petit flacon de parfum qu'Eunice m'avait offert – *Paris Soir*. Je l'ai gardé, depuis toutes ces années. Il en reste une goutte figée au fond, très sombre, et l'étiquette est toute jaunie à présent. Ma chemise de nuit flambant neuve – ravissante. Rose, avec des nœuds en satinette au col et une espèce de ruché aux poignets. J'avais économisé les bons de textile pendant, oh – une éternité. Je n'ai même pas eu l'occasion de la mettre. Jim est arrivé. Il avait toujours ses bottes. Je me souviens d'avoir pensé que ce n'était pas comme ça que Clark Gable aborderait une telle situation. Enfin bref – peu importe : c'était déjà fini.

Jusqu'alors, je vivais avec Eunice dans un deux pièces kitchenette avec salle de bains commune au-dessus du salon de coiffure d'Amy, dans England's Lane. Elle m'avait suppliée de ne pas faire ça – épouser Jim. Mais je ne l'ai pas écoutée. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi – son avis était le seul qui comptait pour moi, et j'ai toujours su à quel point elle m'aimait. Et je n'y tenais pas particulièrement, en plus. Eunice n'avait pas de petit ami – chose surprenante en soi, parce que ç'a toujours été la plus mignonne de nous deux, et de loin. Mon aînée de deux ans, et une vraie beauté. Tous les dragueurs la zyeutaient, mais c'est toujours à moi qu'elle donnait le bras dans la rue, c'est avec moi qu'elle allait à l'Odeon, au Gaumont, à l'Empire. C'est seulement – comme j'étais sotte – seulement après ce mariage ridicule que je me suis rendu compte que j'allais devoir vivre sans elle, que nous ne partagerions plus nos petits rituels de sœurs – mais que je serais installée avec Jim, au-dessus de la quincaillerie. Et dans la même rue – c'était là le plus drôle. C'est peut-être comme ça que nous nous sommes rencontrés… ? Franchement, je ne me souviens plus.

Quoi qu'il en soit, le magasin était condamné, et lui toujours à l'armée, grâce au ciel. Donc j'ai continué à vivre avec Eunice. C'était comme si rien n'était arrivé. « Oui, disait-elle, mais quand la guerre prendra fin, ce sera autre chose. Je te perdrai, quand Jim rentrera. » Je la regardais avec tout mon amour. Je lui prenais la main, caressais ses cheveux. « Ma foi, disais-je, peut-être qu'il ne rentrera pas. »

Mais il est rentré, naturellement. Beaucoup y sont restés, énormément, mais Jim était à Minehead, vous voyez. Et donc il est rentré. Mais avant ça, n'est-ce pas, il y a eu tous les bombardements. Et Dieu sait que nous avions déjà dû en subir, sans cesse. C'est tellement, tellement dur – c'est impossible, réellement – à expliquer à des gens qui n'ont jamais connu ça… Mais au bout d'un moment, après des nuits et des nuits d'enfer, on commence à ressentir une sorte de sérénité, de paix intérieure. Ça semble fou – mais j'en ai parlé avec Eunice, au cours d'une de ces nuits épouvantables, et elle était d'accord avec moi, elle pensait la même chose. Au début de la guerre, en 1939, nous étions tous absolument terrifiés, bien sûr. Le jour même où Chamberlain a déclaré que nous étions dorénavant en guerre avec l'Allemagne – une superbe matinée d'été, chaude et ensoleillée, le genre de journée que l'on n'oublie pas – la maudite sirène a commencé à brailler à peine quelques heures plus tard. Tous les Londoniens ont dû croire que ça allait barder pour leur matricule. Mais rien n'est arrivé. Et il ne s'est rien passé pendant un bon moment, et les gens ont commencé à en rigoler. On appelait ça la « drôle de guerre », on disait que ces satanés hommes politiques nous avaient rendus fous d'angoisse pour rien. Moi, j'ai connu pas mal de gens – Marion, qui travaillait quelquefois chez Mr Levy, le marchand de légumes, une collègue de travail d'Eunice, et une autre femme avec qui je prenais le train presque tous les matins – qui sont directement allés récupérer leurs enfants évacués depuis quelques semaines. Et puis ça a commencé. Et ça n'avait rien de drôle, en fait. Et une fois que ça a commencé, plus personne n'en voyait le bout. Si ce n'est que Londres finirait

Extrait de la publication

dans un immense brasier, et que nous allions tous y passer : la seule question, c'était de savoir quand.

Mais je suppose que c'est la régularité même des bombardements qui a fini par nous faire voir les choses d'un autre œil. Nous venions de traverser sains et saufs une nouvelle nuit d'épouvante – n'est-ce pas ? Donc pourquoi pas encore une autre ? À force de résister, une sorte d'insouciance, de provocation s'installait en nous : Allez, Hitler ! Vas-y, cogne ! On tiendra le coup ! Enfin ce genre de chose. Ce que, à la réflexion, je ne trouve finalement pas très sain. Quand le Blitz a commencé, dès les premiers miaulements de la sirène, Eunice et moi prenions la petite valise toute craquelée dans laquelle nous gardions toutes nos affaires essentielles, et nous filions à la cave. Bien entendu, c'était affreux, là-dedans. Ma foi, c'est là que nous mettions le charbon, et toutes sortes de chaises cassées et autres saloperies dont on n'a jamais le temps de se débarrasser. On avait installé des couvertures par terre, il y avait une lampe tempête et un chauffage à paraffine qui me donnait une nausée épouvantable. Et des piles de *Woman* et *Woman's Own*, descendus du salon juste au-dessus. Tout ça fait peut-être une gentille scène d'intimité mais je peux vous assurer que c'était loin d'être le cas. Nous détestions descendre là – et le plus souvent, c'était pour toute la nuit : la sirène de fin d'alerte ne se faisait entendre qu'à l'aube. Et donc un soir que ça se déclenchait plus tard que d'habitude, Eunice et moi nous sommes regardées, et je crois qu'on a eu la même idée au même instant. « La barbe ! a-t-elle dit. Je ne descends pas. Je n'en peux plus de ce trou. Je reste là. Et si on y passe, eh bien on y passe. » Je me souviens que je venais juste de me laver les cheveux, et j'essayais de les sécher avec une serviette devant l'unique barre allumée du chauffage électrique – parce que ce compteur, il les avalait, les shillings, je peux vous dire. Donc nous ne sommes pas descendues. On est restées là-haut à l'étage, en essayant de ne pas sursauter et grimacer à chaque bombe qui sifflait et s'écrasait, et certaines juste à côté de nous. Parce que en haut de Primrose Hill, vous voyez, c'est-à-dire affreusement près, il y avait une batterie de DCA, et naturellement

Extrait de la publication

c'était une cible. Et à partir de cette nuit-là, nous ne sommes plus jamais descendues à la cave. Donc vous voyez, c'était terriblement risqué, et Dieu sait qu'on a eu de la chance parce que Mr Lawrence, le marchand de journaux, lui, il en a pris une, droit dessus : plus de toit, plus rien. Et c'était à trois maisons de nous. Cela dit, il n'a pas été blessé – juste quelques égratignures, grâce au ciel.

En fait nous étions très différentes, ma sœur et moi. Sous certains aspects, en tout cas – psychologiquement, nous étions toujours très proches, plutôt comme des jumelles – mais elle a toujours été tellement plus… comment dire ? Plus féminine, disons cela, c'est ce que je trouve de mieux. Avec des gestes de la main très délicats – et elle sentait toujours bon le muguet. Elle avait un coup de main incroyable avec la pince à épiler, et ses sourcils étaient toujours impeccables. Elle mettait même du fard à paupières, ce que je trouvais extrêmement audacieux. Moi, je ne me suis jamais embêtée avec tout ça. Je ne dis pas que je ne prenais pas soin de moi – j'étais toujours gentiment habillée, et je n'ai jamais pu supporter un bas filé. Mais chez Eunice, toute la grâce, toute la beauté semblait venir de l'intérieur – comme si son maquillage n'en était qu'une prolongation parfaitement naturelle, si ce n'est pas trop contradictoire. Et quand il est devenu clair, dès le début des hostilités, que nous, femmes, allions devoir contribuer à l'effort de guerre, cela ne m'a pas offusquée de devoir chaque matin prendre le train de cinq heures pour me rendre à Hayes, cela pour vérifier des canons de vingt-cinq livres, rien de moins ! Et nous devions même jurer de garder le secret sur l'endroit précis. Mais Eunice, elle, oh que non : pas question de participer à ces histoires si peu élégantes. Elle a fini par se trouver un emploi chez Marshall & Snelgrove pour toute la durée de la guerre, elle conseillait les mères de famille prises à la gorge sur la meilleure manière d'utiliser leurs précieux bons de textile – elle leur apprenait à coudre, rapiécer, transformer les vêtements –, à littéralement tailler leurs manteaux en fonction du métrage de tissu. Souvent, elle rapportait des restes de coupons, et en faisait des créations extraordinaires : du goût, voilà ce qu'elle

avait. Moi, j'aurais simplement balayé ces bouts de chiffon avant de les mettre à la poubelle.

Donc on a continué comme ça. J'avais plus ou moins oublié que j'étais une femme mariée : ça ne me semblait pas réel. Eunice et moi allions souvent à un salon de thé Lyon's, ou bien au cinéma avec deux garçons – des types très bien : jamais le moindre geste déplacé, ce n'était pas du tout le genre. On pouvait faire confiance à un jeune homme, à l'époque. Eunice, naturellement, elle aurait pu avoir qui elle voulait, elle n'avait qu'à laisser tomber son mouchoir, mais ça ne l'a jamais vraiment intéressée, au grand désespoir de tous les soldats, bien évidemment. Ça arrivera quand ça arrivera, disait-elle. Un jour, Milly, alors que je n'y penserai même pas, mon homme arrivera, et je le saurai tout de suite – je le saurai à la seconde où je poserai les yeux sur lui. Et, vous savez, c'est exactement ce qui s'est passé.

Il s'appelait David – un jeune homme très bien élevé, de deux ans son aîné. Il enseignait l'histoire et l'anglais dans une école primaire de Fitzjohn's Avenue. Il m'a plu aussitôt – et même si, en matière d'instruction, Eunice et moi n'étions pas exceptionnelles, ni même particulièrement brillantes, j'ai toujours considéré que l'éducation était une chose essentielle. Il faut pousser les jeunes à se dépasser – leur montrer le nombre étourdissant des possibilités qui s'offrent à eux. Je me suis toujours juré, si j'avais le bonheur d'avoir un jour des enfants (chose que j'ai ardemment souhaitée – et la seule raison pour m'être mariée, pour autant que je le sache), de remuer ciel et terre pour faire en sorte qu'ils prennent un bon départ dans la vie. David vivait à quelques rues de nous, avec deux collègues célibataires – dont l'un, Thomas, m'a fait comprendre sans ambiguïté que je ne le laissais pas du tout indifférent. Nous allions tous les quatre pique-niquer à Primose Hill à l'ombre des canons de DCA. Thomas nous lisait des poèmes – Clare, Keats, ce genre de chose. C'étaient des instants de bonheur au milieu du danger. Et puis la guerre a pris fin, comme ça. Je ne sais pas si nous pensions réellement que ça cesserait un jour. Et tout d'un coup, c'était le Jour de la Victoire – et ça

Extrait de la publication

a été quelque chose, vraiment, vraiment quelque chose. Toutes les émotions imaginables : les rires, l'allégresse. Et les larmes aussi. J'étais un peu perdue dans tout ça – et je suppose que je n'étais pas la seule. C'est alors que j'ai dit à Thomas que j'étais mariée. Cela ne m'était pas venu à l'esprit auparavant, de même que, j'en suis sûre, il n'avait même pas imaginé que je pouvais l'être. Il s'est montré très correct, je dois dire. Un jeune gars adorable, réellement. Et redoutablement séduisant. Je pense encore à lui, quelquefois. Enfin bref, je ne l'ai plus jamais revu… Et puis j'ai reçu un télégramme de Jim. Il rentrait de Minehead le jeudi suivant. Il allait rouvrir la quincaillerie d'England's Lane, et nous allions pouvoir nous installer dans l'appartement au-dessus (« un nid d'amour », écrivait-il), et vivre comme mari et femme. Je suis restée longtemps à fixer le télégramme. Il n'y avait pas moins de trois fautes d'orthographe. En le revoyant, je me suis rendu compte que je n'avais jamais eu la moindre pensée pour lui. Il s'était récemment laissé pousser une petite moustache, chose répugnante. Il la porte toujours. Son costume de démobilisé, d'un gris chiné, était un peu trop petit. Il le met toujours, pour les mariages… Il le met toujours, pour les enterrements.

David et Eunice se sont mariés en 1947, et le petit Paul est né un an plus tard. Entre-temps, David était devenu surveillant général dans une pension privée non loin de Reading, et tous trois vivaient dans un adorable petit cottage. Eunice et moi ne nous voyions pas autant qu'on l'aurait souhaité – mais bon : elle avait une maison, un mari et un petit garçon, donc je comprenais très bien. Je n'ai jamais eu l'occasion d'être très proche du petit Paul, au départ – je ne le voyais qu'à Noël, et quand je passais quelques jours chez eux, durant les grandes vacances. D'une certaine manière, c'était aussi bien, parce que nous avions appris que Jim ne pourrait jamais être papa, de manière définitive. Il avait fait des examens. Donc voilà. C'était comme ça, inutile de se lamenter. Pendant la guerre, beaucoup avaient dû affronter des choses bien pires. Donc il faut faire front et continuer, n'est-ce pas ? Il n'y a rien d'autre à faire.

David et Eunice étaient allés faire un tour dans la Humber bleu marine que David avait acquise en location-vente. Dans ses lettres, Eunice me disait que, chaque dimanche matin, il la lavait et la polissait à la peau de chamois, jusqu'à ce qu'elle brille comme un miroir. Moi j'étais dans leur cottage, je gardais Paul. Jim était resté à Londres, dans sa quincaillerie, à s'occuper de ses affaires, quelles qu'elles soient ; je ne lui ai jamais demandé de m'accompagner, et il ne me l'a jamais proposé. Je ne m'étais encore jamais trouvée seule chez eux, et j'admirais tous les petits bibelots, et la manière dont Eunice avait arrangé les pièces, avait rendu la maison si accueillante et si gaie. Ils avaient un tourne-disque et tout ça. Ils allaient bientôt acheter un réfrigérateur à crédit. Je me souviens que j'étais un peu angoissée de me retrouver seule avec un bébé – parce que Paul ne devait pas avoir plus de dix-huit mois, ou même moins, à ce moment-là. Mais Eunice m'avait dit de ne pas m'inquiéter – une fois son biberon avalé et sa couche changée, c'était un amour. Et en effet, c'était bien un amour : pas le moindre souci.

Quand j'ai ouvert la porte, l'agent avait les larmes aux yeux. Il m'a dit de m'asseoir, et lui-même semblait sur le point de s'effondrer. Dans les jours qui ont suivi, ces affreux jours et nuits, je n'ai eu droit qu'à des bribes d'informations, mais terribles. L'auto avait quitté la route – pour éviter un camion arrivant en sens inverse, disaient certains, d'autres évoquaient un problème de direction sur la Humber – et foncé dans le parapet du pont, au-dessus du fleuve. Elle était restée accrochée comme ça, littéralement en équilibre au-dessus du vide, tandis que la police cherchait les engins nécessaires et tentait de la stabiliser afin d'en extraire les passagers. Pauvres chéris, tous deux étaient gravement blessés. On ne m'en a pas dit plus. Et puis le parapet s'est effondré, d'un seul coup – il a plié, cédé, et l'auto a basculé et disparu sous les yeux des policiers et ambulanciers impuissants. Des hommes-grenouilles ont été appelés en renfort, bien trop tard, et le temps qu'ils arrivent, n'est-ce pas… Mais je prie, vous savez – je prie toujours pour qu'Eunice, ma chère, chère sœur, ait été inconsciente quand la voiture a plongé. Sinon, ce qu'elle a pu ressentir est trop horrible, je n'arrive même pas à l'imaginer.

Extrait de la publication

Savoir que Paul resterait seul… et que l'enfant qu'elle attendait ne verrait jamais le jour ; elle espérait que ce serait une petite fille, elle l'aurait appelée Margaret. Après que l'agent est parti… j'ai décidé de remettre le torrent de larmes à plus tard, de fermer la porte, même très provisoirement, à ce déluge de chagrin qui s'annonçait… et je suis allée voir Paul, endormi dans son berceau. Et bien que je n'aie fait aucun bruit, que je ne l'aie même pas effleuré, il s'est aussitôt réveillé. Il m'a regardée bien en face, et il a souri. C'était le sourire d'Eunice, et je suis tombée amoureuse de cet enfant.

À cette époque, l'adoption était une démarche assez rapide et simple, surtout s'il s'agissait de parents : tant de familles s'étaient retrouvées démembrées, d'une manière ou d'une autre. Rassembler tant bien que mal les morceaux, c'était devenu une chose courante. Et c'est ainsi que Paul est devenu mon bébé, à moi. Maintenant, évidemment… c'est un vrai petit homme. Onze ans, enfin bientôt onze, un petit gars magnifique, vigoureux comme tout. Nous vivons tous les trois au-dessus de la quincaillerie, dans England's Lane. Un jour, il était encore tout petit, Paul a levé les yeux vers moi et m'a appelée maman. Ce mot m'a brisé le cœur, et en même temps emplie d'une joie indescriptible. Jim est intervenu : « Non, Pauly, non. Ce n'est pas maman, d'accord ? Ça, c'est ta tante Milly. Et moi, je suis ton oncle Jim. D'accord ? C'est comme ça. » Une autre fois, je venais de me pencher pour embrasser sa petite tête et Jim, qui m'avait vue faire du coin de l'œil, m'a dit, très lentement : « Tu n'hésiterais pas, hein ? Je suis sûr que tu n'hésiterais pas. Tu donnerais ta vie pour ce gamin, n'est-ce pas Mill ? Hein ? Ça ne ferait pas un pli. » Je me suis contentée de sourire et de lui tourner le dos. Ce « gamin », me disais-je… ce « gamin », Jim… il *est* ma vie. Il en est le début, le cœur, et il me portera jusqu'à la fin. Tout le reste, je ne fais que le supporter. Tout le reste, c'est un fardeau que je porte. Et je peux le faire. J'en suis capable. Parce que je suis une femme capable.

nous en sommes saisis avec avidité, que nous nous y sommes désespérément accrochés. Et c'est cette paix si chèrement acquise, ce paradis d'une plénitude que nous n'avions pas imaginée, que nous devrions chérir le plus ardemment.

Toutefois, je ne suis pas femme à fuir le changement. Ni rien d'autre. Je ne pourrais pas. Et je sais que la chose la plus absurde, la plus vaine, serait de tenter de me fuir moi-même – comme parfois, ponctuellement, j'ai pu être tentée de le faire – car je sais qu'à peine partie, je me rattraperais, forcément, et sans le moindre effort. Et donc… comme tout le monde ici-bas, j'attends simplement l'arrivée d'une nouvelle année, une de plus, avec tout ce quelle m'apportera. Parfaitement sereine, et prête à la saisir à bras-le-corps. Car à présent, je suis une femme plus que capable.

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELHN000309.N001
Dépôt légal : mars 2013

Extrait de la publication